

1925-2025

un an avec Howard Phillips Lovecraft

#262 | 25 septembre 1925



« Après m'être adonné pendant un certain temps à un régime assez épicurien, je vais peut-être devoir revenir à des habitudes domestiques très bon marché jusqu'à ce que cela m'ennuie à nouveau que cela devienne difficile à avaler — les économies sont énormes si l'on parvient à tenir le coup ! Et ainsi va la vie ! À présent, avant de me lancer dans un travail sérieux, je pense que je vais lire scrupuleusement quelques poètes à l'ancienne sur le thème de l'automne, afin de me réconcilier s'il se peut et de bon gré avec les rigueurs d'une saison si peu avenante. En écoutant les descriptions gentiment édulcorées des observateurs emperruqués de la saison des récoltes, de la lune des chasseurs et d'autres manifestations diverses de la vie rurale anglaise à cette période de l'année, je pourrai peut-être rejoindre l'état d'esprit propice à cette chaleur artificielle qui provient du plaisir et de l'appréciation esthétique. Je jetterai un œil à Thomson, Bloomfield, Pope et Somerville, sans omettre aucun autre poète qui me viendrait à l'esprit. Et une lecture attentive du *Farmer's Calendar* dans le *Old Farmer's Almanack* devrait m'aider à faire apparaître une image des fermes de Nouvelle-Angleterre, des granges débordantes et des champs vallonnés bordés de gerbes sous la douce lune des moissons, bien calculée pour apaiser les affres d'une frigidité purement physique. »

[1925, vendredi 25 septembre]

Up late — read books & prepare for their return — retire late.

Levé tard. Lu les livres, prêts à être retournés. Couché tard.

Si ses lectures sur Providence se font lors des passages à Manhattan, Lovecraft fréquente régulièrement aussi la bibliothèque du borough de Brooklyn. On le sait parce qu'il y a vainement cherché des livres sur l'histoire du Rhode Island (« cette misérable bibliothèque de Brooklyn ») mais c'est probablement à Long ou à McNeil qu'il a emprunté les trois livres qu'il cite à Lillian, deux romans du Reverend Edward Lloyd Sechrist, 1873-1953, déjà mentionné cette année 1925 (son célèbre livre sur les abeilles), et d'un autre de William Wallace Cook, 1867-1933, (peut-être sa *Fiction Factory*, ou bien son *Around the World in Eighty Hours*) ou pourquoi pas (zut, j'en serais vraiment curieux), son *A Round Trip to the Year 2000*, qui vient justement de paraître en 1925. Livres qu'il doit rendre urgemment à leur propriétaire, mentionne-t-il, d'où la lecture des trois titres en 48 heures, avant restitution, et pas d'autre commentaire. Alors il nous reste quoi à dire, nous, pour notre feuilleton, c'est comme s'il nous tournait le dos pour les avaler, ses livres ! On fera donc comme lui (cf annexe) : on comprend que Lovecraft s'y soit reconnu, moi aussi ! Dans le journal, pendant ce temps, une invention qui aurait dû valoir à la North Western Railways de Chicago le titre de bienfaitrice de l'humanité : le passage à niveau automatisé.

New York Times, 25 septembre 1925. CHICAGO, 24 septembre — Après vingt-cinq ans d'expérimentation par les compagnies de transport, le contrôle mécanique de la vitesse des trains, indépendant des conducteurs, deviendra une réalité le 1er octobre sur 150 miles de la ligne Chicago & Northwestern Railway, entre Boone et Council Bluffs, dans l'Iowa. Il s'agit de la première division à être équipée d'un système de contrôle automatique des trains. Deux autres divisions en direction de Chicago seront équipées dès que possible. Le dispositif a été minutieusement testé et approuvé par la Commission interétatique du commerce. Que le conducteur, le chef de train ou d'autres personnes soient à leur poste ou non, le système de contrôle arrêtera les trains quelle que soit leur vitesse. Le dispositif agit à deux vitesses : dès le premier signe de danger, c'est-à-dire lorsqu'un train se trouve dans le bloc suivant, la vitesse du train est automatiquement réduite à 20 miles à l'heure. Si le conducteur ne réagit pas, le système de contrôle immobilise complètement le train. L'alimentation électrique est fournie par les rails, circulant dans un sens puis dans l'autre. Ce courant est capté par des bobines situées juste devant les roues du moteur et à six pouces au-dessus de la voie. Ces bobines reçoivent l'alerte de danger. Lorsque le système de contrôle automatique se déclenche, un sifflet retentit et si le conducteur ne réagit pas, le système réduit alors

la vitesse du train à 20 miles à l'heure, puis un deuxième sifflet d'une tonalité différente retentit. Si le conducteur ne réduit pas davantage sa vitesse, le système de contrôle prend alors pleinement effet et arrête le train. Avant d'entrer dans une zone contrôlée par le train, le conducteur remet au chef de train une clé jaune munie d'une bande de fibre pour indiquer que le dispositif a été activé. Cela permet à deux personnes de vérifier que le contrôle automatique a bien été connecté. Quinze locomotives sont prêtes et d'autres sont en cours d'équipement, à raison de cinq par semaine, pour un total de 112. Le dispositif installé jusqu'à présent sur 150 miles a coûté 800 000 dollars, soit environ 5 300 dollars par mile.

Western Road Installs Automatic Control; Device Warns, Then Slows and Stops Trains

Special to The New York Times.

CHICAGO, Sept. 24.—After twenty-five years of experimenting by transportation companies, mechanical control of the speed of railway trains independent of engineers will become a fact on 150 miles of the Chicago & Northwestern Railway from Boone to Council Bluffs, Iowa, on Oct. 1.

This is the first division to be equipped with automatic train control. Two other divisions toward Chicago will be taken care of as fast as possible. The device has been thoroughly tried and approved by the Interstate Commerce Commission.

Whether the engineer, trainman or others are on the job or not the control system will stop trains going at any rate of speed. The device acts at two speeds: that is, at the first sign of danger, which is a train in the next block, the speed of the train is automatically reduced to twenty miles an hour. If the engineer does not then act, the control brings the train to an absolute stop.

Electrical power is supplied from the

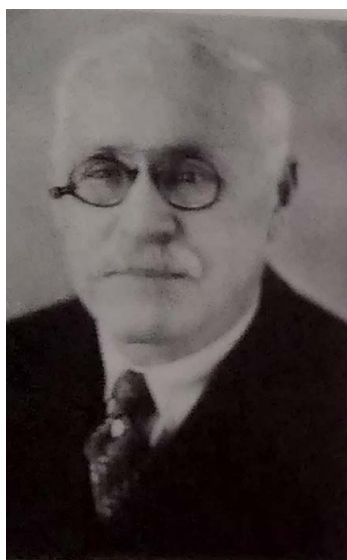
rails, flowing down one rail and up the other. This current is collected by coils located just in front of the engine wheels and six inches above the track. These coils receive the danger notice.

When the automatic control begins a whistle starts blowing and if the engineer fails to act and the control then cuts the speed of the train to twenty miles an hour, a second whistle of a different tone blows. If the engineer then does not further reduce his speed, the full control takes effect and stops the train.

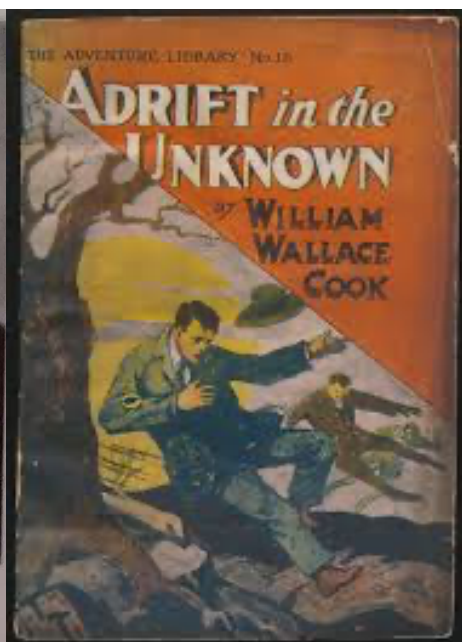
Before entering train controlled territory the engineer gives the conductor a yellow key with a strip of fibre to show that the device has been cut in. This gives a two-man check to show that the automatic control has been connected.

Fifteen locomotives are ready and others are being equipped at the rate of five a week, to a total of 112.

The device on the 150 miles so far installed has cost \$800,000, at the rate of about \$5,300 a mile.



William W. Cook



ANNEXE
Edgar Wallace Cook,
The Fiction Factory
(*extrait*)

Ce vieil Égyptien qui a inscrit au-dessus de la porte de sa bibliothèque ces mots : « Les livres sont les remèdes de l'âme », était vraiment sage. Mais les sages, depuis que les livres existent, n'ont cessé de vanter les mérites de la bonne littérature et ont dit mille fois tout ce qu'il y avait à dire sur le sujet. Si quelqu'un a des doutes à ce sujet, qu'il consulte un dictionnaire de citations. Aucune personne intelligente ne conteste la valeur des livres ; et il va sans dire qu'aucun écrivain, dont le métier est de créer des livres, ne le fera. Pour l'écrivain, les livres ne sont pas seulement des « remèdes pour l'âme », mais aussi des toniques pour sa technique, des fébrifuges pour ses fièvres rhétoriques et des prophylactiques pour les mille et un maux qui affligent sa vocation. Une lecture générale étendue — plus elle est étendue, mieux c'est — fait partie de l'équipement nécessaire du romancier ; et ce qui est encore plus important, c'est une spécialisation dans les domaines liés à son art.

Le terme « lecteur omnivore » est galvaudé, mais il s'applique parfaitement à Edwards. Depuis sa jeunesse, il a dévoré tous les livres qui lui tombaient sous la main. Les volumes se sont succédé au hasard, et sa lecture a été sporadique et, pour l'essentiel, sans système. S'il travaille sur une histoire ferroviaire, il lit des histoires ferroviaires ; si un récit maritime retient son attention, alors son alimentation se compose de faits et de fiction maritimes, et ainsi de suite. Le dernier roman est une passion pour lui, et il préfère lire une histoire de Jack London, de Rex Beach ou de W. J. Locke plutôt que de manger ou de dormir, ou d'écrire quelque chose de plus modeste, même si c'est de son propre cru. Il aime aussi l'histoire, et parmi les essayistes, il adore Emerson. Rien ne met autant en valeur ses modestes talents que de les rapprocher des phares du génie. Edwards possède une bibliothèque de taille respectable, mais c'est un mélange hétéroclite de tout ce qui existe sous le soleil. Thomas Carlyle « tient compagnie » à Mary Johnston sur ses étagères, Marc Aurèle côtoie Frank Spearman, *La France au XIXe siècle* se niche près de *The Mystery* de la maison White & Adams, et quatre volumes de Thackeray côtoient *The Cardinal's Snuff-Box* de Harland. Une méthode de classement des livres tout à fait répréhensible, bien sûr, mais pour Edwards, c'est un joyeux désordre. Pour lui, cette méthode n'est répréhensible que lorsqu'il cherche un livre en particulier et qu'il doit passer une demi-journée à le chercher. Un jour, un jour béni, se

promet-il depuis des années, il cataloguera ses livres comme il a catalogué ses coupures de presse.

Les livres qui traitent du métier d'écrivain sont nombreux, si nombreux qu'on peut littéralement parler d'embarras du choix. Si un écrivain les possédait tous, il en aurait plus qu'il n'en a besoin ou qu'il ne peut en utiliser. Edwards considère comme indispensables les livres sur la nouvelle de J. Berg Eisenwein et James Knapp Reeve. Ils doivent être lus plusieurs fois et maîtrisés à fond. « Roget's Thesaurus » est un ouvrage qu'Edwards a consulté jusqu'à ce qu'il soit cornée et sans couverture ; il l'a ensuite offert à un ami sans le sou, clairement atteint de « writeritis », et s'est depuis contenté du grand *Thesaurus Dictionary of the English Language* de F. A. March, LL.D. Celui-ci se trouve à sa gauche lorsqu'il est assis devant sa machine à écrire, tandis que le *Webster's Unabridged* se trouve à sa droite. Le *Standard Dictionary* est également à portée de main. Des dizaines et des dizaines de livres sur les écrivains et l'écriture ont été lus et prennent désormais la poussière. Une fois qu'un écrivain s'est imprégné de « technique », il devrait cesser de s'en préoccuper. S'il a lu dans un but précis, son travail sera aussi proche de la perfection technique que nécessaire, car il suivra inconsciemment les canons de l'art ; en revanche, s'il charge et tire trop souvent ces « canons », ils risquent fort d'exploser et de le propulser dans une désuétude inoffensive que l'on pourrait qualifier de « mécanique ». Il doit exercer toute la liberté possible dans les limites légitimes, et acquérir ainsi une individualité et un « style », quel qu'il soit.

Aucun homme sensé, dans aucun secteur commercial ou industriel, ne tentera de faire des affaires sans s'abonner à un ou plusieurs journaux ou magazines couvrant son domaine particulier. Il veut connaître les dernières astuces pour économiser du travail, les dernières découvertes, les conseils sur les nouveaux marchés, les faits concernant ce que font les autres dans le même secteur, et d'innombrables autres informations fraîches et pertinentes qu'un bon journal spécialisé peut fournir. Un écrivain est un homme comme les autres, et il a autant besoin de faits présentés sous forme de tableaux que n'importe quel autre commerçant ou fabricant. Les périodiques traitant du métier d'auteur sont rares, mais ils sont utiles à un degré difficile à estimer.

Dès le début de son travail, Edwards s'est fait un devoir d'acquérir toutes les publications traitant de l'activité de sa Fiction Factory. Au début, il avait *The Writer*, puis *The Author*. Lorsque ces publications ont suivi le chemin des choses bonnes mais peu rentables, The Editor est heureusement apparu, et s'est révélé incomparablement meilleur dans tous les détails.

Depuis son premier numéro, *The Editor* est un invité mensuel de la Factory, toujours accueilli chaleureusement et à qui on réserve une place d'honneur. Guide, conseiller et ami, il s'est avéré être tout cela à la fois.

Edwards adhère sans réserve à cette politique bienveillante connue sous le nom de « coup de main ». De plus, il s'efforce de la mettre en pratique. Le peu de succès qu'il a obtenu avec sa Fiction Factory, il l'a gagné par ses propres efforts, sans aide extérieure ; mais au début, il y a eu des moments où il aurait pu éviter des déceptions et un travail inutile si quelqu'un qui s'y connaissait lui avait donné des conseils. Conscient de ce que « la main tendue » aurait pu faire dans son propre cas, il a toujours ressenti le besoin de l'étendre aux autres. Cependant, l'aide est inutile si un écrivain en herbe n'a rien à dire et ne sait pas comment le dire. Une autre personne qui a connu un certain succès peut obtenir une écoute attentive pour le novice, mais à partir de là, tout dépend entièrement du novice lui-même. S'il en a les capacités, il réussira ; s'il ne les a pas, il échouera. Le premier conseil d'Edwards à ceux qui ont sollicité son aide a toujours été le suivant : « Abonnez-vous à *The Editor* ». Dans presque tous les cas, ce conseil a été suivi, avec des résultats fructueux.

Ce même conseil est donné ici, au cas où le lecteur aurait besoin d'un bon départ sur le chemin semé d'embûches de l'écriture. Il ne doit en aucun cas être interprété comme une publicité. Il s'agit simplement de rendre justice à qui de droit et de rendre un hommage sincère à une publication destinée aux écrivains, tiré d'une expérience de vingt-deux ans « dans les rangs ».